

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 51

Artikel: Sinistrés de Malley
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204667>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Mais tout le monde, parbleu !
— Vous voyez tout le monde ?
— Au contraire, nous ne voyons personne ; nous nous calfeutrons dans notre « chez nous ». C'est là encore, dans ce petit nid, que nous avons arrangé à notre goût...

— A la « parisienne ».
— A la parisienne, si vous voulez ; eh bien, c'est là notre refuge contre tout ce monde embourgeoisé, mesquin, compassé, que l'on voit ici.
— Et vous allez quelquefois dans le monde ?
— Jamais, je vous dis.
— Au théâtre, au concert, au moins ?
— Au théâtre,... quelquefois ; quand il y a une tournée avec un acteur ou une actrice en vedette. Nous ne pouvons pas supporter les artistes de la troupe d'ici.
— Naturellement, vous êtes gâtés. A Paris, vous suivez sans doute les spectacles du Théâtre français, de l'Odéon ? ..

— Peuh !... très, très rarement ; c'est trop cher, et puis, il faut faire toilette. Nous allions à Cluny, aux Bouffes, et surtout au Café concert. A Paris, on est sûr, on n'entend que des étoiles.

— Oui, oui, c'est tout le système solaire ; c'est éblouissant. Que voulez-vous, Paris est Paris et Lausanne est Lausanne. Et puis, certainement, dans la grand'ville, vous alliez souvent en dîner ou en soirée ; vous aviez beaucoup de relations, de joyeux amis ? ...

— Eh ben, non, pas seulement ; nous restions chez nous.

— Comme ici ?

— N'est-ce pas, à Paris, il y a trop de monde ; on ne se connaît pas.

— ... Comme ici. Car enfin, ces bons Vaudois, embourgeoisés, mesquins, défiants, compassés, que vous jugez si sévèrement, vous ne les connaissez pas, et madame les connaît moins encore.

Quand vous voudrez, bien sortir de votre repaire, vous mêlez un peu au monde et chercher ici des Lausannois, de Lausanne et non de Paris, vous verrez, j'en suis sûr, qu'ils ne sont pas si désagréables que vous les dites, et surtout qu'ils ne diffèrent pas tant que cela de tous les gens que vous avez rencontrés dans vos séjours à l'étranger.

Croyez-moi, les hommes sont partout les mêmes, à peu près de choses près ; il n'y a que l'enveloppe où il y ait quelque différence. Sucez la praline, et vous trouverez l'amande ; tantôt douce, tantôt amère, et cela dans tous les pays et sous tous les climats.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

3

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHATELOISE, PAR O. HUGUENIN

V (suite)

Non, poursuivit le justicier avec indignation, non, ma parole ! si quelqu'un m'avait rapporté ça de toi, je lui aurais dit : Tu en as menti ! — Voyons, Olivier, il n'y a pourtant pas de quoi se fâcher ! voulut dire Abram-Louis qui devenait cependant cramoisi à vue d'œil. Finalement, chacun son idée.

Sans l'écouter, le justicier continua avec ameretume :

— Pour des Pontiers¹, avaler ça, encore passe ; mais un communier de la Sagne, qui a été baptisé par M. Jean-Frédéric Perrot, qui a eu le privilège de faire ses « six semaines » et de « ratifier » avec M. Jean-Pierre Cartier, qui a présentement l'honneur, en sa qualité d'ancien d'Eglise, de faire partie d'un consistoire présidé par notre vénérable et vénéré pasteur, M. Charles-Daniel Prince, se laisser

¹ Habitants des Ponts.

Excusez-moi, mais vous me paraissiez être de ceux — ils sont légion — dont mon vieil oncle Abram disait « qu'ils ne sont bien qu'où ils ne sont pas »... Diable ! déjà 3 heures. Au revoir !

J. M.

Sinistrés de Malley.

Nous recommandons chaleureusement la *soirée de bienfaisance* qui sera donnée, ce soir, à la Maison du peuple, par l'*Harmonie lausannoise*, le *Théâtre du Peuple*, avec le concours de Mlle Luquiens, cantatrice, de M. Birnbaum et de quelques zofiniens. — Programme des plus attrayants.

L'Histoire sainte. — Un papa dit à son fils :

— Connais-tu bien ton Histoire Sainte ?
— Oui, papa.
— Eh bien ! qu'est-ce que c'est qu'Adam ?
— Oh ! papa, je n'en suis pas encore là !

POURQUOI LES FEMMES

ONT LA TÊTE DU DIABLE

Les gens de Cluey-sur-Salins, dans le Jura français, redisent dans leur patois cette facétie populaire, qui a cours en Franche-Comté depuis des siècles et que comprendront tous les païsants.

Jésus-Christ et saint Pierre se promenaient sur le rivo de la mer. Tout d'un côté, i voya lou diable et pu no fonna (onna fenna) que se bottevant de l'autre rivo. Alors lou bon Dieu dit o saint Pierre : « Vo t'a vitou me lès décombottre. »

Saint Pierre se dépatze d'obéi o son maître e kma i martzève ausse bin su l'âgue que sur le tarro, l'arrivo la dà ra de ta ; et pu, ma foi, kma i lès voit toudze de ple en ple annourtsi l'on contre l'autro, i né fa ne ion ne do : i tire sen'épee et ieux cöpe lo této. Là dessus, i s'en retouâne kma se de ra n'était, vâ Jésus-Christ que l'attendeva et i li raconte kma lo fâ.

En entendant ça, voilà que lou bon Dieu se met en coulère, et li dit en topant d'i pié : « Mâ ! bougre d'innocent ! i ne t'ovèves pas dit d'ieux cöpe lo této : Pra-me bin vitou Dzan que délodze, et vo-t-o en mon nom ieux remettre. »

Voilà mon pôrou saint Pierre tout penou et soitio couito que retrouvâche ne secondo vois, et que se met en besougne de réquemôder so niogedouilleri. Mâ l'ovève ne télo fretto et télo-mat coueto, tant l'ovève pôue que lou bon Dieu ne s'impatientisse, que les uioux li trebeillâvant se bin qu'i pra lo této de la fonna qu'i met su

entraîner si aisément dans l'erreur par un jeune ministre qui met des doctrines humaines en lieu et place de celles des saintes Ecritures, je te le dis, Abram-Louis, c'est un reniement qui vaut celui de saint Pierre ! Plaise à Dieu que tu t'en relèves comme lui par la repentance !

Convenez qu'il eût fallu être un ange de patience pour accepter cette sortie avec égalité d'âme. Or, monsieur l'ancien, si ami de la paix qu'il fût, n'avait pas le tempérament d'un ange, mais bien celui d'un homme terriblement sanguin. Aussi ne lui ferait-on pas un crime d'avoir répliqué du ton d'une amère ironie et la face empourprée :

— Bien obligé, monsieur le justicier, je te rends grâces d'en être resté à saint Pierre ; j'ai vu le moment, Dieu me pardonne ! où tu m'allais accoupler à Judas ! Rénégat, c'est déjà assez dur à avaler : il n'aurait plus manqué que de m'appeler traître !

Ce disant, le pauvre ancien, profondément blessé, tourna sur ses talons et se mit à descendre la charrière à pas précipités. Le justicier, l'air digne, le suivit à grandes enjambées, mais sans chercher à le rejoindre, pour ne pas avoir l'air de reconnaître qu'il avait manqué de mesure. Et cependant, au fond du cœur, il éprouvait un vrai remords d'avoir été si sévère. Mais l'orgueil, ce maudit orgueil qui a fait tant de mal à la pauvre humanité depuis le commencement du monde, l'empêcha de crier : « Attends-moi, Abram-Louis ; j'ai été trop vif ; ne m'en veux pas, touchons-là. »

lou couô di diable et pu cto di diable qu'i met su lou cou de lo fonna.

Et voilà kma quai lès fonnets ont lo této du diable.

LES LIVRES DE CHEZ NOUS

Au *Foyer romand*, étrennes littéraires pour 1908. Lausanne. — Payot et Cie.

Pour la vingt-deuxième fois, l'excellente publication qui dirige avec une si parfaite compétence M. Philippe Godet est apparue sur la table de tous ceux qu'intéresse la vie de notre pays romand. Pour ceux-là, il n'en est pas de plus impatiemment attendue. Ils savent qu'ils y trouveront une image fidèle de ce que nos écrivains ont produit dans le domaine de l'art et de la pensée, un écho de nos préoccupations les plus hautes, un témoignage de la vitalité croissante du petit pays mallois assis entre les Alpes et le Jura.

Seule, la chronique de M. Godet suffirait à justifier le succès croissant du *Foyer*. Trente pages d'un style alerte, riches de faits et de pensées, résumant avec concision et clarté les événements les plus significatifs de l'année écoulée : c'est un régal qui ne court pas les livres et que M. Godet nous sert avec un tour de main qui n'appartient qu'à lui.

M. René Morax ouvre la série des « morceaux littéraires ». Avec une douloureuse acuité de pensée, il a étudié les ravages causés dans une âme ardente et sincère par le « démon de l'analyse ». Ces pages fortes et vibrantes portent bien la marque de son riche tempérament d'écrivain. M. Gustave Kraft disserte agréablement sur la télégraphie sans fil. M. Benjamin Vallotton conte avec beaucoup de verve l'histoire savoureuse d'une vieille femme, d'un prunier et d'un mauvais « petit saint ». M. Gaspar Vallette a rapporté de Bohême les spirituelles « notes d'un baigneur ». Mlle Eugénie Pradez fournit un nouveau cas de psychologie sentimentale ; c'est de tout repos. M. Louis Courthion a campé avec vigueur la rude et grande figure du guide Hélieron dont la mort tragique est « le triomphe de l'Alpe sauvage sur son dompteur obstiné ».

Après l'étude conscientieuse et précise consacrée par M. Eug. Secretan aux vallées de St-Nicolas et de Saas, on lira avec un plaisir tout particulier les pages éloquantes dans lesquelles M. Hubert Matthey parle, avec une émotion communicative, de « la poésie de la montagne ». M. Matthey est un aîné double d'un écrivain ; c'est une rencontre plus rare qu'on ne le croit. Enfin, à propos d'*« Extension commerciale »*, M. Albert Bonnard dénonce avec infiniment de bon sens et d'énergie l'esprit de lucre qui tend de plus en plus à corrompre la politique, le journalisme et toutes les branches « désintéressées » de l'activité humaine. C'est là d'excellente et nécessaire besogne.

Les poètes, sans lesquels le *Foyer romand* ne

D'ailleurs Olivier Vuille n'avait pas l'habitude de céder ; quand il différait d'opinion avec Abram-Louis, c'était généralement ce dernier qui faisait le sacrifice de la sienne sur l'autel de l'amitié. « Il va s'arrêter au bas de la charrière, » se disait le justicier en maintenant sa distance.

L'ancien trottait toujours ; il arriva à la grande route, et sans regarder en arrière, tourna le coin de la maison d'Esaïe Vuille, le cousin d'Olivier, et continua son chemin. « Bah ! pensa le justicier en pressant un peu le pas, il m'attendra vers notre charrière ; on ne peut pas se quitter comme ça ! »

Il se trompait ; Abram-Louis passa outre, comme si depuis quarante ans il n'avait pas eu l'habitude de faire un bout de causette chaque dimanche, à l'entrée de ce chemin. Quelques pas plus loin il rejoignit le pasteur et son escorte, et poursuivit sa route sans détourner la tête. S'il eût jeté un regard par-dessus son épaule, il eût vu le justicier planté à l'entrée de sa charrière, aussi immobile que la femme de Lot changée en statue de sel.

VI

C'était par un beau dimanche de la fin de l'été que ces choses se passaient. En traversant la vallée, Olivier Vuille n'eut pas un regard pour les beaux regains frais et drus que les pluies douces, survenues après les fénaissons, faisaient pousser à vue d'œil. Avec une souveraine indifférence, il